

ce qu'il ait acquis la consistance, la viscosité et l'éclat de la poix bien préparée. Il est réduit en petits pains. On estime celui qui est un peu mou, qui obéit sous le doigt, qui est inflammable, d'une couleur brune, d'une odeur forte et puante. Selon les différentes préparations qu'on lui donne ou les doses qu'on en prend, il assouplit, il procure des idées agréables, ou il rend furieux.

Le méconium ou opium commun se prépare en exprimant les têtes déjà incisées. Le suc qui en sort, mêlé avec les larmes les moins belles, est pétri, arrosé d'eau et figuré en pain, que l'on porte en Europe. Comme il est souvent mélangé, on le purifie avant de l'employer.

Le pavot est principalement cultivé dans le Bahar, province assez limitée, mais la première du Bengale pour la richesse de son sol, pour la variété de ses denrées, pour les avantages de sa situation. Le pays est très-heureusement arrosé par le Gange, qui le coupe en deux parties, par deux belles rivières qui se perdent dans ce grand fleuve, par une foule d'abondantes sources dont les eaux sont vives et pures. Tous les champs y sont bordés d'arbres ou de haies. Une nombreuse population est la suite de tant d'avantages. Elle ne languit pas, elle ne se corrompt pas, ainsi qu'ailleurs, dans les villes. On la voit semée pour ainsi dire de tous les côtés; et cette distribution des hommes en petites habitations est infiniment favorable au bon état des campagnes.

L'est de l'Asie est le grand débouché de l'opium. Tous les peuples sans exception y ont pour lui le goût le plus vif. Vainement les lois de la Chine ont condamné au feu les vaisseaux qui en porteraient dans l'empire, les maisons qui le recevraient: cette sévérité n'en a que peu diminué la consommation. Elle est encore plus considérable à Malacca, à Bornéo, dans les Moluques, à Java, à Macassar, à Sumatra, dans toutes les îles de cet archipel immense. Ces insulaires le fument avec le tabac. Ceux d'entre eux qui veulent tenter quelque action désespérée s'enivrent de cette fumée. Dans leur ivresse, ils se jettent sur le premier objet qui se présente, sur un homme qu'ils n'ont jamais vu comme sur l'ennemi le plus implacable. Ces atrocités n'ont pas convaincu les Hollandais, maîtres des lieux où l'opium a de plus dangereuses influences, de l'obligation d'en arrêter ou même d'en borner l'usage. Plutôt que de se priver du bénéfice que sa vente leur procurait, ils ont autorisé tous les citoyens à massacrer ceux de ces furieux qui courraient les rues avec des armes. Ainsi certaines législations introduisent ou nourrissent des passions ou des opinions dangereuses; et quand on a donné ces maladies aux peuples, on ne sait d'autre remède que la mort ou les supplices.

L'opium entre bien pour quelque chose dans les cargaisons qu'expédie le Bengale pour les autres marchés de l'Inde; mais ce n'en est pas la

partie la plus importante. On porte au Coromandel beaucoup de riz et beaucoup de sucre, qui sont payés avec du sel et de l'or. On porte au Malabar des toiles, et à Surate des soies, qui donnent en échange des épiceries et du coton. On porte de la gomme-laque, du riz, des toiles dans le golfe Persique, et l'on en retire des fruits secs, de l'eau rose, des dattes et de l'argent. C'est avec du café, c'est avec des aromates, c'est surtout avec des métaux précieux que la mer Rouge acquiert les riches cargaisons qui lui arrivent du Gange. De ce fleuve partent encore du riz, de grosses toiles, des soieries pour les Maldives, qui lui fournissent du kaire et des cauris qui servent de monnaie sur ses rives, et qui en vont servir dans quelques parties de l'Afrique occidentale. Cette action, cette réaction, doivent faire entrer chaque année vingt-cinq à trente millions de numéraire dans le Bengale.

Quoiqu'un commerce si rapide et si suivi passe presque entièrement par les mains des Européens et se fasse sous leur pavillon, il n'est pas exclusivement pour leur compte. Ces négocians ont généralement pour associés des Indiens, des Mogols, des Juifs et des Arméniens. Cependant, si quelqu'un, d'une intelligence reconnue et d'un caractère respecté, ne veut partager ses bénéfices avec personne, il trouve de l'argent à un intérêt de neuf pour cent. Il ne le paie guère plus chèrement que lorsqu'il est réduit à l'emprunter des Chetz.

C'est une famille puissante de temps immémorial sur le Gange. Ses richesses mirent dans ses mains la banque de la cour, la ferme générale du pays, la direction des monnaies. Souvent elle prêta jusqu'à cent millions au gouvernement. Lorsque le fisc manqua de moyens ou de volonté pour la rembourser, les peuples étaient livrés à ses vexations. Une fortune si extraordinaire se soutint au centre même de la tyrannie, parce que les Chetz eurent toujours une influence décisive à la cour de Delhy; que tous les grands de l'empire s'étaient mis dans leur dépendance; que le soubab lui-même était soutenu dans sa place ou en était précipité par leurs intrigues. Des hommes avides et puissans furent sans doute tentés plus d'une fois d'envahir tant de trésors. Une considération les arrêta. Les financiers dont on convoitait la dépouille avaient des parens et des capitaux dans tous les marchés. On ne pouvait leur faire qu'un demi-mal; et il devait leur rester toujours assez de ressources pour tirer une vengeance éclatante de ceux qui auraient cherché à les opprimer.

Heureusement cette maison, qui mit toujours ses secours à un prix exorbitant, eut peu d'influence sur les opérations des compagnies européennes qui trafiquaient dans le Bengale. Ce fut avec leurs capitaux que les vaisseaux qu'elles avaient expédiés formèrent des cargaisons, composées en partie des marchandises étrangères à cette région; mais plus particulièrement avec le

borax, le salpêtre, la soie, les mousselines, cent autres espèces de toiles qui lui sont propres.

Le borax, qui sort de la province de Patna, est une substance saline que les chimistes ont vainement tenté de contrefaire. Quelques-uns d'entre eux le regardent comme un sel qui se trouve tout formé dans cette riche partie de l'Indostan; d'autres veulent qu'il soit le produit des volcans ou des incendies souterrains. Ce qui est certain, c'est qu'il facilite la fusion, la purification des métaux; que, converti en verre par l'action du feu, il se charge des matières étrangères avec lesquelles ils sont combinés; qu'il est d'une nécessité indispensable pour leur soudure et pour l'essai des mines. Les seuls Hollandais savent le purifier. Ce secret leur fut, dit-on, apporté par quelques familles vénitiennes, qui cherchaient dans les Provinces-Unies une liberté qu'elles ne trouvaient pas sous le joug de leur aristocratie.

Patna fournit aussi le salpêtre. Il est tiré d'une argile tantôt noire, tantôt blanchâtre, et quelquefois rousse. Cette terre est mise successivement dans deux fosses remplies d'eau, où les matières grossières se précipitent, tandis que les plus subtiles surnagent. Ces dernières forment une espèce de bouillie qui est jetée dans des chaudières, écumée avec soin tout le temps de la cuisson, et retirée du feu lorsqu'elle est devenue un sel de nître infiniment supérieur à celui qu'on trouve ailleurs. Les Européens en exportent pour

les besoins de leurs colonies d'Asie, ou pour leurs métropoles dix à douze millions pesant. La livre se paie sur les lieux trois sous au plus, et est vendue dans nos régions au prix que les circonstances permettent d'exiger.

Cassimbazar, île formée par le Gange, longue de cinq à six lieues, couverte de mûriers nains, enrichie de la ruine de Rajamahol et de Molde, est le marché général de la soie; et c'est son territoire qui en fournit la plus grande partie. On y fabrique une grande quantité d'étoffes de soie, de coton et soie. La plupart des premières se consomment à Delhy et dans nos régions septentrionales; les autres trouvent leur débouché dans plusieurs contrées de l'Asie. L'Europe ne demandait autrefois au Bengale que peu de ses soies en nature; mais depuis quelques années les Anglais en tirent une grande quantité pour leur usage et pour celui des autres nations. Elle est en général mal filée, et ne prend aucun éclat dans la teinture. On ne peut guère l'employer que pour la trame dans des étoffes brochées.

Le coton a plus de perfection. Il est propre à tout. On l'emploie avec succès dans une grande variété de toiles qui servent à l'habillement ou à la parure sur le globe entier. Celle dont la consommation est la plus générale, et qui est la plus particulière au Bengale, c'est la mousseline unie, rayée et brodée. La fabrication en est facile dans la saison pluvieuse, parce que les matières

prêtent plus et cassent moins. Durant le reste de l'année, les tisserands remplacent, autant qu'il est possible, cette humidité de l'air par les vases d'eau qu'ils ne manquent jamais de mettre sous leurs métiers.

Quoique les ateliers d'où sortent les toiles soient répandus dans la majeure partie du Bengale, ils sont plus communs que partout ailleurs à Dacca, et dans les environs de cette antique et immense ville. Jusqu'à ces derniers temps l'empereur et le soubab en tiraient les toiles qu'exigeaient leurs besoins ou leurs fantaisies. Chacun des deux princes y entretenait un agent chargé de les faire fabriquer. Il avait une autorité indépendante du magistrat sur tous les ouvriers dont l'industrie avait quelque rapport à l'objet de sa commission. Malheur à ceux qui paraissaient trop habiles, parce qu'on les forçait à ne travailler que pour le gouvernement, qui les payait mal, et les tenait dans une sorte de captivité. Ce n'était que lorsque les caprices de la tyrannie étaient satisfaits qu'il était permis aux régnicoles et aux autres étrangers de commencer leurs achats; et encore étaient-ils obligés d'employer des courtiers choisis par le ministère et aussi corrompus que lui. Qu'il nous soit permis de le dire : les gênes qu'éprouvait le commerce n'ont pas diminué depuis qu'une nation européenne a mis sous ses lois ce beau pays.

XLIX.
Conquête
du Bengale,

Ce ne fut qu'en 1640 que les Anglais firent voir leur pavillon dans le Bengale. Il leur fut alors

permis d'y former un comptoir, mais sous la condition formelle qu'ils ne pourraient y entretenir que trente soldats. Le nouvel établissement fut bientôt vexé, et à tel point vexé, qu'en 1685 les facteurs se disposaient à l'abandonner, lorsqu'ils y furent retenus par quelques faveurs du chef de l'empire, et par un meilleur traitement de la part de ses lieutenans.

Des rajass voisins du Gange se révoltèrent en 1696 contre le gouvernement mogol; et les nations européennes fixées sur les bords du fleuve furent autorisées à se mettre en état de défense. A cette occasion les Anglais élevèrent quelques bastions à Calcutta.

Cette possession, bornée à ses murailles, s'agrandit, deux ans après, de trois villages, dont le territoire s'étendait à trois milles sur le rivage, et à un mille dans l'intérieur des terres. On obtint le consentement du soubab par quelques présents, et en s'obligeant à l'impôt payé jusqu'alors par le zémindar qui faisait la vente. Satisfaite de cette condescendance, de quelques privilèges qui ne se firent pas attendre, de l'augmentation de commerce qui en fut la suite, la compagnie délivra, en 1707, sa colonie du Bengale de la dépendance où elle avait toujours été de Madras, et y fit passer une garnison de trois cents hommes, sans qu'on parût en prendre de l'ombrage.

Deux agens envoyés en 1715 à Delly obtinrent, au moyen de quelques intrigues adroite-

comment et
par qui elle
a été faite.